Des images avant la photographie :

1ère partie : Les livres de voyages (XVIème – XVIIIème siècles)

par Jean Michel Andrault

Notre association est née, au moins partiellement, de la passion partagée de quelques-uns d'entre nous pour l'iconographie mise au service de recherches principalement historiques. Collectionneurs de cartes postales très souvent - nombreuses, financièrement assez accessibles, ajoutant parfois au cliché la plus-value documentaire du texte de l'expéditeur -, mais aussi de photographies, livres, illustrés, etc. La plupart du temps cependant nos collections se limitent à ce que l'on a coutume d'appeler la période du « colonialisme triomphant », plus ou moins synchronisée pour le domaine français à la Troisième République.

Les études que nous avons menées, parfois même initiées, ont pu déboucher sur la constitution et publication d'inventaires systématiques (les trois volumes de l'*Inventaire général Fortier*, le CD-Rom *Cartes postales d'Afrique de l'ouest* de la collection « Mémoire du Monde » de l'UNESCO**,** etc.). D'autres inventaires sont terminés ou en cours et attendent publication. De grands musées ou bibliothèques reprennent l'inventaire de leurs fonds et les mettent même à disposition du public via des bases de données sur Internet (www.gallica.fr ; www.archivesnationales.culture.gouv.fr/caom ; etc.).

Toutes ces initiatives fort utiles privilégient cependant l'image photographique (ou dérivée de celle-ci). Il conviendrait pourtant d'étendre ces recherches à des formes plus anciennes d'iconographie : la peinture et la gravure en particulier. A côté de la peinture… disons « exotique », qui apprend au moins autant sur la vision du peintre, de sa société, que sur le pays ou la société représentés ou fantasmés - et qui mérite, de ce point de vue, une analyse -, il existe des travaux ou des œuvres issus de l'expérience vue et vécue de « voyageurs » : peintres de marine, savants ou artistes embarqués lors d'expéditions de découvertes, ou, plus simplement, artistes partis loin de chez eux au contact de l'a(A)utre. Leurs œuvres - par définition uniques - ont rarement été publiées et cataloguées et sont souvent peu accessibles. Leur utilisation comme source documentaire (je mettrai délibérément de côté l'aspect artistique, qu'il ne faut évidemment pas oublier) suppose cependant des précautions critiques et méthodologiques que nous aurons l'occasion d'évoquer.

Je me concentrerai, au fil de deux articles rapides, sur la gravure, telle qu'on la trouve utilisée dans les livres dits « de voyage » depuis l'origine de l'imprimé, puis dans les revues du XIXème siècle. Il ne s'agit pas de mener une étude historique et exhaustive de l'édition de ce type de document, mais plutôt, à travers quelques exemples, de démontrer sa richesse et de susciter un travail complémentaire de recherche, catalogage et, pourquoi pas, publication.

Le livre à gravures jusqu'au XVIIIème siècle

Depuis ses origines, au XVème siècle, le livre imprimé a eu recours à l'illustration gravée, voire peinte ; à des fins de propagande, de contestation, de célébration le plus souvent, mais aussi pour donner « à voir » le proche aussi bien que l'inconnu.

Les premiers voyages de découvertes suscitent des illustrations, pas toujours très bien documentées car dessinateurs et graveurs n'ont, le plus souvent, jamais quitté leur pays. Le résultat varie, souvent au sein d'une même œuvre, d'un réalisme crédible aux fantasmes les plus avérés, mais tout mérite considération. Ainsi des *Grands et Petits Voyages* publiés par Théodore de Bry entre 1590 et 1634, un véritable monument iconographique. Le même de Bry fait illustrer par des gravures dénonciatrices, en 1598, une nouvelle édition de la *Très brève Relation de la Destruction des Indes* de Las Casas (1542).

Les expéditions et découvertes de nouvelles terres et civilisations se multipliant, le livre de voyages devient très vite une valeur sûre de l'édition. Sur petits ou grands formats, on publie relations et illustrations,

Théodore de Bry **(fin XVIème - début XVIIème siècle)**

America. Chez les Indiens Tupi (vers 1590)

IN INDIIS PATRATÆ. 47

Cernentes Indij, neque humilitate, neque donis, aut patientia, tam inhumana, & ferocia corda placari, seq; sine vlla ratione ita mactari, consilium ceperunt colligendi se, & ad arma concurrendi: tutius quippe esse ducebant, cùm mors illis malum esset necessarium, armata manu, vindictam de hostibus sumendo cædi, quàm sine vindicta, ab illis necari. Cùm autem armorum inopiam, nuditatem, & debilitatem suam cernerent, neq;

Excès de la conquête espagnole.
Las Casas, *Très brève Relation…*(1598)

La découverte de Tahiti et la création d'une utopie **:**
Le *Troisième Voyage* de Cook

Traduit et publié en France en 1785 (Paris, Hôtel de Thou, 4 volumes de texte et 1 d'Atlas in-4°) avec des planches gravées par Benard. Certaines peuvent encore être considérées comme quasi documentaires, d'autres ajoutent au cadre et à la gestuelle (peut-être crédibles) des vêtements à l'antique…

seules ouvertures possibles dans un monde où l'horizon du plus grand nombre est étroitement borné : Chardin en Perse ; les relations des Jésuites un peu partout ; une première tentative totalisante avec l'*Histoire générale des Voyages* de l'abbé Prévost et de ses successeurs (20 volumes in-4° ou 80 in-12°, 1746-1801) ; etc. Ces livres, souvent beaux, toujours chers, d'intérêt varié mais le plus souvent exceptionnel, ne s'adressent bien entendu qu'à une minuscule élite dont il convient de susciter l'intérêt. Au fur et à mesure que les relations se multiplient, des formes de surenchère éditoriale apparaissent, multipliant les gravures, tandis que les grands voyages de l'époque des Lumières (Bougainville, Cook, La Pérouse) recourent au service de véritables équipes scientifiques et artistiques embarquées, qui cautionneront la véracité des images transmises (pourtant parfois sujette à caution). Les textes publiés sont souvent longs, détaillés, plus ou moins fidèles aux « journaux », « mémoires », des participants (voir les admirables éditions scientifiques de *Journaux* des voyages de Bougainville et La Pérouse éditées par l'Imprimerie Nationale). Les gravures sont intégrées au texte ou publiées séparément en de superbes atlas ; souvent fidèles et très documentées lorsqu'elles représentent la nature (faune, flore) ou des objets de la vie quotidienne, elles prennent parfois quelques libertés « artistiques » ou idéologiques dans la mise en scène des relations humaines et des sociétés « exotiques ». Une analyse critique est cependant toujours très riche.

Le *Voyage à Surinam* du capitaine Stedman (1796/1798)

Nous prendrons pour exemple - car sa richesse suscite nombre de problèmes et de questions, notamment à propos des images ; et aussi, un peu, parce qu'il échappe au domaine africain favori de beaucoup de nos adhérents !- un ouvrage anglais paru en 1796 et traduit deux ans plus tard en français sous le titre : *Voyage à Surinam, et dans l'intérieur de la Guiane, contenant la Relation de cinq Années de Courses et d'Observations faites dans cette Contrée intéressante et peu connue ; Avec des détails sur les Indiens de la Guiane et les Nègres*, par le capitaine J. G. Stedman (Paris, F. Buisson, an VII de la République - octobre 1798). Trois volumes de texte in-8° et un *Atlas de planches* in-4° (44 planches, soit 39 d'illustrations et 5 de cartes ou plans) magnifiquement gravées par l'un des maîtres de l'époque, le « graveur-géographe » Jean-Baptiste-Pierre Tardieu.

Mercenaire, mémorialiste et peintre

John-Gabriel Stedman (1748-1797) est un Ecossais, officier de la garde écossaise au service de la Hollande des princes d'Orange. C'est ce pays qui l'envoie en 1772 à Surinam (la Guyane hollandaise) au sein d'un corps de volontaires commandé par le colonel suisse Fourgeoud, pour mater les révoltes de Marrons . Ces esclaves échappés des plantations, après un siècle de luttes et la conclusion de traités de non-belligérance, ont organisé une véritable société parallèle dans les forêts impénétrables de la colonie, et recommencent à s'affronter aux colons européens. Pendant un peu plus de quatre ans, le capitaine Stedman participera à des opérations militaires et découvrira, car l'esprit est fort et curieux, un pays, une nature, et des relations sociales qui vont très souvent le scandaliser.

Son *Narrative of a Five Years Expedition against the Revolted Negroes of Surinam, etc…*, titre nettement plus explicite que le *Voyage* français, est certes un récit d'expédition répressive, mais aussi bien plus que cela. Stedman côtoie toutes les couches de la société, du gouverneur aux planteurs et à leurs esclaves. Il décrit avec une précision rarement prise en défaut [(1)], la faune, la flore, les villes, la forêt, les marais, les postes perdus. Il n'est pourtant ni géographe, ni naturaliste, mais il sait observer - et aussi se documenter aux meilleures sources. Il tient un journal à peu près quotidien sur des petits carnets et possède un remarquable talent de dessinateur-peintre [(2)]. Il se lie aussi avec une esclave, Joanna, qui lui donnera un fils, mais qu'il ne réussira pas à racheter et à ramener en Europe. Le récit de cet amour, certainement sincère mais difficile - socialement parlant -, court en filigrane tout au long du *Voyage*. De par son statut, Stedman est un spectateur attentif et témoin, la plupart du temps de première main, de la vie de la colonie et des plantations, des expéditions contre les Marrons et des exactions souvent commises à l'encontre des esclaves. Un rapide coup d'œil sur les programmes et publications des universités américaines (via une recherche Internet) suffit à persuader que les écrits de Stedman sont aujourd'hui considérés comme une source de première importance sur la vie d'une société coloniale esclavagiste ; beaucoup des faits évoqués sont d'ailleurs corroborés par d'autres sources contemporaines.

Le mercenaire et l'esclave : des amours difficiles

(gravé d'après Francesco Bartolozzi)

(gravé d'après T. Holloway)

Le frontispice original anglais (1796)

Les planches de quelques exemplaires de luxe ont été mises en couleurs, vraisemblablement par William Blake.

La gravure française de Tardieu est remarquablement fidèle à l'original.

La posture de domination adoptée par Stedman (mais contredite par le texte) a été jugée « pornographique » par certains exégètes de notre temps (Marcus Wood par exemple)...

Un récit polymorphe

Récit militaire, portrait assez fidèle d'un pays méconnu et de l'ensemble de ses habitants, roman d'amour, réflexion sur l'esclavage, et beau livre d'images, le *Narrative…* est publié à Londres en 1796. Stedman est revenu en Europe en 1777, puis a quitté la vie militaire et s'est retiré dans le Devonshire. Il s'y marie en 1782, peu avant d'apprendre la mort de sa chère Joanna, peut-être empoisonnée, à Surinam. Il récupère alors leur fils, qui sera élevé en Angleterre, et deviendra garde-marine avant de périr en mer (fin du *Narrative*). Dès 1778, il commence à rédiger le journal qui deviendra *Narrative*, en même temps qu'un journal mémoriel de l'ensemble de sa vie. En 1790 le manuscrit est terminé et proposé à Johnson, éditeur londonien réputé et engagé, avec des artistes comme William Blake, dans un mouvement abolitionniste plus puissant outre-Manche que sur le continent. Ce manuscrit est accompagné de 106 dessins et aquarelles proposés pour l'illustration. Le travail de gravure des 80 planches de l'édition anglaise va durer cinq ans, réparti entre quelques-uns des meilleurs « burins » du moment : Francesco Bartolozzi (frontispice et scènes de la vie), Michele Benedetti (portraits d'Amérindiens), Inigo Barlow (nature), T. Conder (cartes et plans), et surtout William Blake. A côté du fameux dépouillement de l'anaconda (cf. couverture) et de brillantes et oniriques variations sur les singes, Blake va surtout se distinguer par des images fortes sur les abus de l'esclavage. Lié d'amitié avec Stedman il va plus loin dans son engagement que ce dernier. Le capitaine (lieutenant-colonel à l'heure de la retraite) adopte une position moins tranchée, plus conforme à celle de la plupart des libéraux de l'époque : l'esclavage est, au moins pour un temps encore, une nécessité économique ; il convient par contre d'en empêcher et réprimer les abus et exactions qu'il dénonce avec virulence (plus encore dans son manuscrit que dans le texte imprimé, d'ailleurs censuré dans ses parties les plus crues ou les plus critiques par l'éditeur londonien).

Cette position « modérée » explique peut-être la traduction rapide du texte dans une France qui a aboli l'esclavage en 1794 mais se prépare à le rétablir en 1802. Due à Pierre-François Henry, elle reste assez fidèle bien qu'un peu allégée (notamment des moments poétiques de l'auteur), dans une belle langue ; la seule autre version française (au Club Français du Livre, 1960, édition de Michel Rouzé, facilement trouvable chez les bouquinistes) reprend d'ailleurs ce texte en « l'allégeant » encore plus considérablement (notamment des descriptions et de tout ce qui est histoire naturelle)… L'édition française de brumaire an VII (octobre 1798), en 3 volumes, est accompagnée d'un superbe *Atlas* in-4° dont les gravures, dues au burin de Jean-Baptiste-Pierre Tardieu, sont d'une fidélité remarquable au trait et à l'esprit des originales (malgré quelques inversions droite-gauche) rendant même sensibles les différences de personnalité de chacun des artistes de Londres.

Un supplément sur la Guyane française

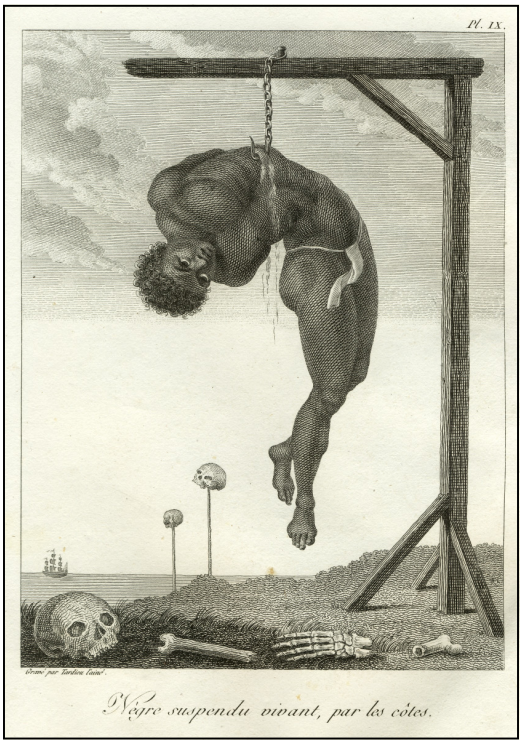
Les lecteurs français bénéficient d'un conséquent supplément (206 pages du tome 3) consacré à la Guyane française. La première partie est rédigée par un excellent connaisseur, Daniel Lescallier (1743-1822), ingénieur maritime, ancien administrateur royal de la Guyane, envoyé de la Constituante dans l'Océan Indien et, partout, réformateur avéré. Le Consulat le chargera peu après de rétablir l'ordre colonial aux Antilles. Cet homme compétent et efficace rétablit d'abord quelques menues erreurs d'histoire naturelle qu'il a relevées chez Stedman, mais propose surtout, sous la forme de quatre « Lettres » échangées entre un Hollandais et un Français, des *Notions sur la Culture des Terres basses, telle qu'elle est pratiquée avec succès dans les diverses Colonies de la Guiane hollandaise, et peut l'être de même dans la partie de ce Continent qui appartient à la France.* La quatrième Lettre est entièrement consacrée à la question de l'abolition de l'esclavage : position résolument abolitionniste, mais « il est humain d'opérer ce changement par gradations, et avec précaution. (…) il faut que les dispositions des propriétaires colons s'accordent et concourent avec les actes de l'autorité souveraine de leur métropole ; et qu'éclairés les uns et les autres par les discordes et le désordre qui ont fait tant de mal ailleurs, ils arrivent au bien par des moyens raisonnés et paisibles, au lieu de laisser renverser subitement, et avec d'horribles déchirements, un système d'oppression et d'injustice, qui ne peut désormais durer longtemps.» C'est aussi la position de Stedman.

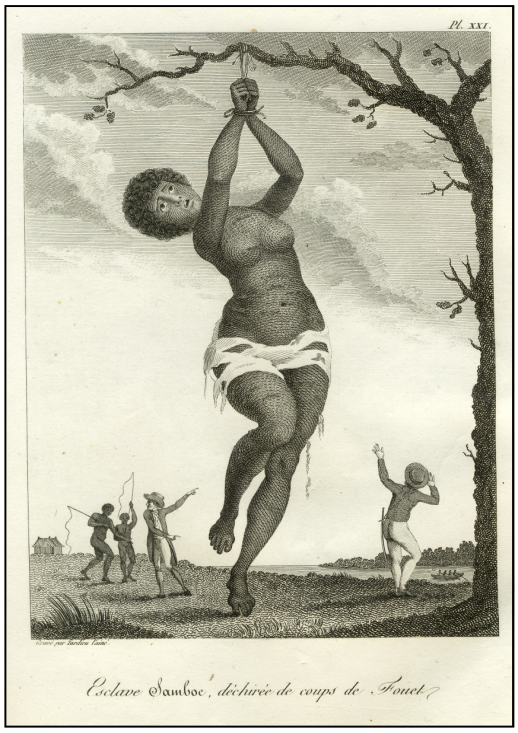
La dernière partie, due sans doute au traducteur, est un intéressant *Tableau de la Colonie de Cayenne.*

Une arme de combat en faveur de l'abolitionnisme

Il est difficile d'apprécier le succès rencontré en France (la presse de l'époque est peu accessible hormis à la Bibliothèque Nationale et nous n'avons pu encore effectuer ce travail de recherche). Mais le texte a connu d'autres traductions à l'époque (allemand, hollandais, italien), des versions abrégées (souvent centrées sur Joanna), et inspirera, plus ou moins librement - jusqu'à nos jours - des romanciers (ainsi Eugène Sue et

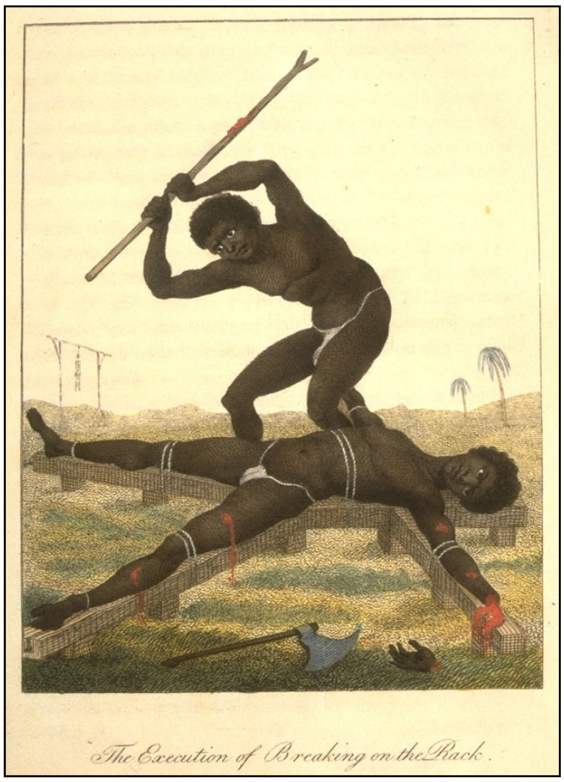
Les horreurs de l'esclavage dénoncées par William Blake





Deux supplices dont la cruauté a scandalisé Stedman.

Une possibilité d'esclavage « humanisé » ?



Un supplice digne de l'Ancien Régime (gravure non reprise en France, mais très diffusée en Europe par les abolitionnistes)

ses *Aventures de Hercule Hardi*). Mais ce sont surtout les gravures de Blake qui seront largement diffusées dans toute l'Europe, sortes de «tracts» anti-esclavagistes, notamment *The Execution of Breaking on the Back* qui n'est curieusement pas reprise dans l'*Atlas* de l'édition Buisson ; est-ce parce qu'elle évoque le supplice de la roue, inconnu en Angleterre mais chargé de souvenirs douloureux dans l'ancien royaume de France ?

Pour une recension et une « bonne » utilisation des gravures

A notre connaissance il n'existe pas de recension ou publication exhaustive des images, gravures, insérées (ou non) dans des livres et susceptibles de témoigner sur telle ou telle partie du monde. Il s'agit pourtant d'une première étape indispensable, la seconde étant l'examen critique des documents repérés. L'examen de l'*Atlas* du capitaine Stedman permet ensuite de pointer divers problèmes méthodologiques.

La comparaison des versions

L'*Atlas* français contient 44 planches (dont 1, la carte de la Guyane française, est spécifique) pour 56 sujets (certaines planches abritant 2 gravures) alors que l'édition anglaise en comporte 80 pour 107 sujets (mais intégrées aux volumes de texte), ce qui constitue évidemment un appauvrissement. La comparaison des versions (il faudrait y ajouter la hollandaise et l'italienne) peut déjà fournir des éléments de réflexion. L'argument économique ne peut être négligé : la gravure coûte cher et Stedman n'est pas français, donc a priori moins « vendeur », même avec l'adjonction du supplément guyanais. Il nous paraît pourtant que l'esprit général des illustrations a été respecté.

Comment, dès lors, la sélection a-t-elle été opérée ? Nous ne pouvons formuler que des hypothèses. La répartition par grands thèmes est la suivante dans les deux éditions :

	Édition anglaise	Edition française
- faune et flore :	50 % des sujets	19 %
- vie et civilisation coloniale :	19 %	34 %
- vie et expéditions militaires :	13 %	22 %
- dénonciation des horreurs de l'esclavage :	8 %	8 %
- cartes, plans, paysages (non humanisés) :	6 %	10 %
- gravures allégoriques, visions idéalisées :	4 %	7 %

Nous voyons que c'est le corpus des illustrations d'histoire naturelle qui a été le plus amputé, les gravures sur la vie coloniale civile et militaire restant proportionnellement plus nombreuses, et celles sur les hrreurs de l'esclavage étant semblables. Remarquons également que deux des plus célèbres gravures de William Blake n'ont pas été transférées : *The Execution of Breaking on the Back* déjà évoquée, et l'allégorie qui clôt le livre : *Europe supported by Africa & America* (trois femmes nues chastement enlacées).

Quelle valeur accorder aux gravures ?

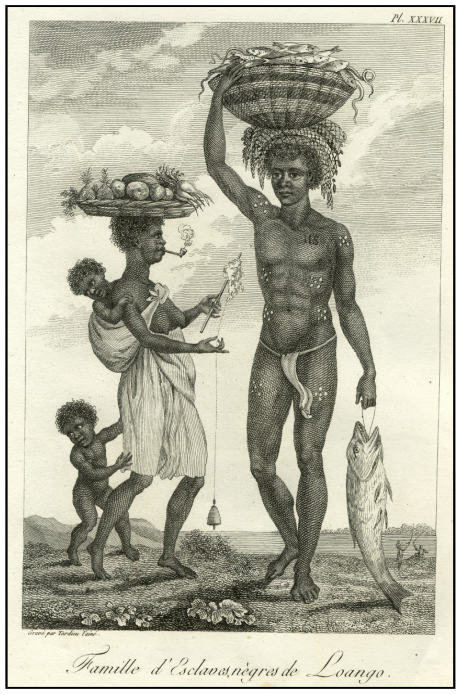
Une très faible partie échappe à la question documentaire. Les images de dénonciation s'appuient toutes sur des scènes réelles évoquées par Stedman et corroborées par d'autres archives contemporaines (la France du XVIIIème siècle n'était d'ailleurs pas en reste dans l'horreur des supplices !). Celles qui idéalisent la vie amérindienne (que l'on songe au « bon sauvage » de Rousseau) possèdent néanmoins des éléments réalistes (costume, armes, etc.).

La valeur documentaire des autres est encore saluée de nos jours par la plupart des chercheurs, universitaires, qui utilisent le texte et les images du capitaine. Des erreurs peuvent être repérées, il faudrait confronter chaque image à d'autres sources, mais l'ensemble est solide et parfois unique. La comparaison de certaines gravures avec les dessins et aquarelles de Stedman fait ressortir la fidélité des graveurs (cf. quelques exemples dans Price, *Narrative….*). Une particularité physique du célèbre et pittoresque Graman Quacy (son oreille droite a été coupée, ce qui apparaît sur la gravure) est restée vivante dans les récits de tradition orale des Marrons saramaka jusqu'à nos jours [(3)].

Certaines planches sont admirables de précision, complétées par le texte, et font penser à *L'Encyclopédie*. Nous donnons l'exemple des instruments de musique, parmi lesquels le plus ancien banjo afro-américain connu, dont un exemplaire ramené par Stedman réside aux Pays-Bas. Mais, dans un autre genre, on pourrait citer la *Manière dont combattent les Nègres entre les Buissons*, ou les *Armes, Meubles et Ornements des Indiens*.

La question du réalisme

Gravure informative classique ou interprétation onirique (les singes de William Blake)



Gravures où le réalisme se conjugue à l'idéalisation
(William Blake à gauche et à droite, Benedetti au centre)

* * *

De multiples autres angles d'attaque sont possibles, que ce bref article ne peut évoquer. Le livre à gravures va cependant rapidement évoluer, au XIXème siècle, sous les pressions conjointes de la mécanisation de l'imprimerie, de l'apparition de la photographie, de l'essor de la colonisation et de la démocratisation de l'enseignement et de la lecture.

(à suivre)

Notes :

(1) Lescallier consacre le début de la partie guyanaise de l'édition française à relever quelques «erreurs» d'histoire naturelle.

(2) Nous nous sommes constamment appuyés pour comparer les éditions et mieux connaître Stedman sur l'admirable édition scientifique de son manuscrit par Richard Price : *Narrative of a Five Years expedition against the Revolted Negroes of Surinam* (The John Hopkins University Press, Baltimore, 1988. XCVII-708 p., illustr.). Il est peu facile à trouver, mais il en existe une version abrégée : *Stedman's Surinam : Life in an Eighteen-Century Slave Society* (même éditeur, 1992).
Richard et Sally Price sont très certainement les meilleurs spécialistes des sociétés de Marrons des Guyanes.

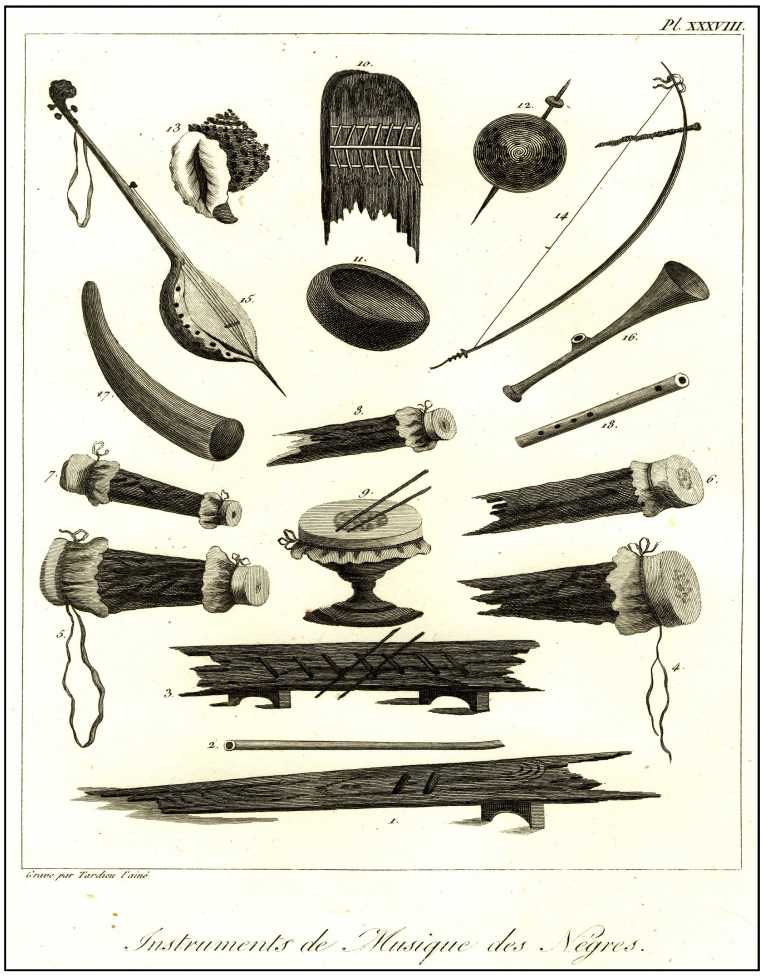
(3) Collecte de récits effectuée par Richard Price, et publiée : *Les Premiers Temps. La conception de l'histoire des Marrons saramaka* (1983 ; traduction au Seuil, Paris, 1994).

Une notabilité surinamienne : Kwasimukamba

Esclave venu de Guinée, guérisseur et devin célèbre, libéré pour ses nombreux services de médiateur entre Hollandais et Marrons. Pour ces derniers, il symbolise traîtrise et collaboration.
Il porte un habit offert par Guillaume V d'Orange
À l'occasion d'une visite qu'il avait faite
à La Haye.

(gravure de William Blake)

Les instruments de musique des esclaves : planche et texte



ou de *warimbo*, qu'on tient entre les dents, sur laquelle on frappe avec un bâton court, et qu'on fait mouvoir à droite et à gauche, ce qui produit un son presque semblable à celui d'une trompe.

N°. 15. Le *créole-bania*, instrument qui ressemble à une mandoline ou une guitare. Il est fait avec une demi-gourde, couverte d'une peau de mouton, et à laquelle est fixé un long manche. Cet instrument n'a que quatre cordes, trois longues; la quatrième est courte, épaisse et sert de basse. On en joue avec les doigts; il rend un son très-agréable, qui le devient encore plus quand il accompagne du chant.

N°. 16. La *trompette de guerre*, pour commander la charge ou la retraite, etc. et que les nègres nomment *tou-tou*.

N°. 17. *Cor*, destiné à remplacer cette trompette, ou à appeler les esclaves des plantations, au travail.

N°. 18. Le *loango tou-tou*, flûte dans laquelle les nègres soufflent à la manière des Européens. Elle n'a que quatre trous pour les doigts, et cependant elle produit une grande variété de tons.

Tels sont les instrumens de musique des

nègres, au son desquels ils dansent avec plus de plaisir qu'on ne le fait en Europe à celui du meilleur orchestre.

J'ajouterai à ce que je viens de dire, que dans leur musique de danse, qui ressemble assez au bruit que fait un boulanger en soulevant sa pâte, et qui perpétuellement répète *touckety-touck*, *touckety-touck*, ils battent la mesure à un temps et un demi-temps, mais jamais à trois.

Tous les samedis au soir les esclaves qui sont bien traités, terminent la semaine par un divertissement de cette sorte; et généralement tous les trois mois on leur donne un grand bal auquel leurs camarades du voisinage sont invités. Le maître souvent embellit la fête par sa présence, ou du moins il envoie du rhum nouveau aux danseurs.

Les esclaves sont d'une grande propreté à ces bals; les femmes y paroissent avec leurs plus beaux jupons de toile des Indes, et les hommes avec des pantalons de toile de Hollande la plus fine. Telle est leur ardeur à la danse, que j'ai entendu battre leurs tambours, sans interruption, depuis le samedi soir à six heures, jusqu'au lundi matin, au lever du soleil, ayant ainsi passé trente-six